# PROJET D'ENQUETE SUR UNE RUPTURE

L'hôtel dans lequel j'avais séjourné la dernière fois n'existait déjà plus, plus du tout : il avait été rasé, ainsi que d'autres bâtiments à ses côtés, pour faire place à une surface commerciale moyenne, adaptée sans doute à la taille de la ville. J'avais donc réservé une chambre dans l'un des quatre derniers hôtels encore debout. Les chambres étaient quasiment toutes inoccupées et lorsque j'avais précisé au patron que je comptais rester au moins une semaine j'avais vu son visage s'éclairer d'un sourire édenté : je ne faisais pas partie de ces gens qui échouaient ici par hasard et ne dormaient qu'une nuit avant de poursuivre leur route vers des destinations plus accueillantes. En ce début d'hiver, il faisait un froid sec et piquant et aucun touriste ne se serait risqué dans les parages. La chambre donnait sur une petite cour et était préservée des bruits de la rue, assez peu passante au demeurant. Après une nuit tranquille bien qu'entrecoupée de nombreux réveils, comme chaque fois que je dors ailleurs que dans mon lit, je suis descendu et j'ai avalé une grande tasse de café, accompagnée d'un morceau de baguette bien fraîche recouverte d'une confiture sans goût, tout juste bonne à me fournir mon compte de sucre pour la journée.

Dehors il fait encore nuit et les lampadaires municipaux délivrent une lumière pâle qui m'accompagne pendant le petit quart d'heure de marche nécessaire pour rejoindre l'usine. Ici rien, apparemment, n'a changé. Au poste de garde j'ai même l'impression que le jeune homme me reconnaît mais il me demande malgré cela une carte d'identité, pour vérifier le nom que je lui ai donné, avant de m'ouvrir le portillon. Je lui explique que je suis attendu et que j'ai rendez-vous au service contrôle avec Monsieur Pérez. Ce dernier n'est pas encore arrivé, alors je décide de me diriger vers les ateliers. « Monsieur, Monsieur, attendez, vous ne pouvez pas entrer comme ça. » « Mais si, rassurez-vous, je connais les lieux, je les ai très nettement en mémoire. » Le gardien est un peu étonné, mais comme je n'ai pas ralenti mon pas, il reste à sa place et me laisse partir vers l'atelier de fabrication, l'atelier d'où proviennent justement les pièces défectueuses sur lesquelles je suis chargé d'enquêter. Je pousse la porte et je suis surpris par la chaleur qui m'enveloppe et qui contraste violemment avec le froid du dehors. J'ouvre mon pardessus. Personne n'a bougé lors de mon entrée : les femmes qui travaillent à la chaîne restent concentrées sur leur tâche et ne prennent pas le risque d'un accident, si vite arrivé à la moindre erreur de mouvement. La dernière fois, leurs gestes étaient — pour celles qui travaillaient sur les machines les plus dangereuses — entravés par la présence d'anneaux métalliques, étranges bracelets empêchant que leurs mains ne se glissent sous les outils et ne finissent broyées, déchiquetées, comme cela avait pu arriver auparavant. Aujourd'hui la sécurité s'est améliorée et une cellule de détection automatique interrompt immédiatement le mouvement des engins dès qu'une main avance un peu trop. Grâce à cette avancée technologique, les femmes n'ont plus l'air d'esclaves, tout au moins au premier coup d'œil. Je fais le tour sans que personne ne prenne garde à ma présence : le costume que je porte donne sans doute une crédibilité à mon attitude d'observateur et puis je suppose que Pérez a prévenu les ouvrières de la venue prochaine d'un expert (le terme m'amuse) dépêché par le siège. Pour le moment je ne prends pas de notes, je me contente de regarder les installations et les femmes qui s'activent dans leurs blouses vertes, toutes identiques, siglées au nom de l'entreprise avec des lettres rouges sur fond blanc. Il n'y a toujours aucun homme

parmi elles. Certaines portent un bonnet de protection, blanc, qui camoufle une chevelure un peu longue, d'autres ont des cheveux très courts et n'en ont pas besoin. Cendrine était alors l'une des rares qui ne se couvrait pas la tête avec un bonnet : ses cheveux presque noirs étaient coupés si courts qu'avec la blouse qui masquait ses formes on aurait pu croire en la voyant d'un peu loin qu'il s'agissait d'un homme. En s'approchant, intrigué, on découvrait un visage aux traits fins et à la féminité indubitable. Mais je ne la vois pas, à aucun poste. Pérez m'a rejoint. C'est un homme de grande taille qui parle haut. Depuis toujours il m'est plutôt antipathique avec son air sûr de soi, son incapacité à se remettre en question et à envisager que des dysfonctionnements puissent lui échapper. La dernière fois nos relations avaient été pour le moins tendues et malgré les preuves que j'avais pu avancer et les solutions que j'avais pu proposer, je savais qu'il n'avait au final appliqué que ce qu'il souhaitait mettre en œuvre, prêtant peu d'attention à mes recommandations, essayant de disqualifier mon travail en y mêlant des éléments extérieurs, comme les relations dont il avait fini par avoir vent entre Cendrine et moi.

— Bienvenu parmi nous. Vous avez su retrouver le chemin.

— Oui. Merci.

— Vous êtes donc au courant des différents éléments qui pourraient expliquer la déficience. J'ai une hypothèse que vous pourriez essayer de vérifier puisque si c'est moi qui fait le rapport ils ne le jugeront sans doute pas suffisant.

— Montrez-moi cela.

— Suivez-moi jusqu'au labo, je vais vous expliquer.

— Mais avant toute chose, que ce soit bien clair : je n'ai pas demandé cette mission et je m'en serais volontiers passé. Essayons malgré tout de collaborer et de résoudre ce problème.

— Je sais que vous préféreriez collaborer, comme vous dites, avec du personnel plus jeune et plus féminin.

Il me jette un regard mauvais en arborant un sourire narquois mais je ne relève pas sa dernière remarque et je lui emboîte le pas en direction du laboratoire dans lequel il effectue les contrôles des pièces avant qu'elles soient livrées aux clients, avec l'aide de deux adjoints et d'une assistante. Au cours du trajet, relativement bref, il m'expose ses « hypothèses ». Il y est question d'un mauvais dosage dans l'alliage de base qui expliquerait que la pièce défectueuse en question ne puisse être fabriquée et surtout assemblée ensuite sans risque de se briser. Je le laisse parler en l'écoutant d'une oreille quelque peu distraite et lui demande, lorsqu'il a terminé sa démonstration, de me montrer les mesures sur lesquelles il s'appuie pour parvenir à ces conclusions. J'ai l'impression d'être revenu quatre années en arrière et je crains que l'issue de ma mission ne soit la même. Mais pas de Cendrine cette fois, pas question de me laisser séduire par une intérimaire, quelle que jolie qu'elle puisse être, et surtout pas par une autre qu'elle, qui continue à régulièrement visiter mes rêves, comme si la brièveté de notre liaison lui avait conféré une intensité invincible.

Je me suis plongé dans les chiffres, les relevés, les courbes mais je ne parviens pas à me concentrer. Sur un diagramme je revois son visage, ses cheveux d'un noir intense, comme ses yeux, à la fois lumineux et éteints, comme prématurément vieillis, usés par quelque souffrance invisible et dont elle ne parle jamais car de toute façon elle parle peu. Au départ je me dis que

c'est à cause de son accent : un accent du Nord de la France, qui détonne à tel point que l'on peut se demander pourquoi elle est arrivée ici, quelles circonstances l'ont poussée à venir dans cette ville, et penser légitimement que le travail ne saurait être une motivation suffisante. J'essaie de la questionner gentiment, curieux de mieux la connaître mais c'est peine perdue : elle élude mes interrogations, me prend le bras et me fait remarquer une feuille morte qui flotte doucement sur le canal le long duquel nous aimons nous promener malgré le froid, ou bien à cause de lui puisqu'il l'oblige presque à se blottir contre moi, à prendre mon corps pour un abri. Toute la journée elle manipule des objets tranchants qu'elle doit trier le plus rapidement possible et qui deviendront, ailleurs, dans une autre entreprise, les lames de robots ménagers. Lorsque je passe dans les allées et que je m'attarde un peu plus longuement devant elle, elle ne relève même pas la tête, à la fois pour ne pas se laisser distraire de son travail et ne pas risquer de se blesser et pour ne pas éveiller la curiosité de ses collègues qui ne manqueraient pas de noter la moindre distraction, soit pour critiquer son manque d'efficacité soit pour échafauder des plans sur nos relations que nous préférons garder secrètes, sans pour autant nous cacher lorsque nous marchons serrés l'un contre l'autre à la tombée du jour. Son corps est couvert de cicatrices et je n'ose même pas lui en demander l'origine. Ma main gauche en suit certaines avec douceur tandis que dès que je pose un doigt sur d'autres Cendrine se rétracte, se tourne, comme pour s'échapper. Mais elle ne dit rien. Avec le crayon à papier que je tiens dans la main droite, je prends quelques notes, gribouille une ou deux réflexions, entoure les données qui me paraissent pertinentes. Il semble bien que Pérez soit dans le vrai et qu'encore une fois ma mission ne soit pas d'une utilité fracassante. Il va pourtant falloir faire traîner un peu, rester au moins quelques jours comme prévu.

Je me rends à l'atelier, F4, dans lequel la pièce est finalisée, prétextant la nécessité pour moi de me rendre compte de visu du problème tel qu'il se présente, et d'ailleurs il m'est effectivement indispensable d'observer comment le matériau est traité pour m'assurer qu'il n'existe pas d'erreur de manipulation qui pourrait expliquer les cassures à répétition qui se produisent depuis quelques semaines lorsque le client monte la pièce dans ses propres machines et tente de l'utiliser. Des néons, accrochés au plafond, délivrent une lumière blanche qui inonde la pièce mais sur chaque poste une lampe à incandescence a été ajoutée, ce qui permet un vrai travail de précision sans s'abîmer les yeux. L'équipe est réduite et comprend exceptionnellement un homme en plus de six femmes. Je leur explique la raison de ma présence et la méthode que j'envisage d'employer pour valider ou infirmer la thèse de Pérez. Une femme, dont j'ignore si elle a quelque lien hiérarchique avec les autres membres du groupe, est la seule à parler. Elle a une petite quarantaine d'année, des lunettes à monture fine donnent à son visage une allure sévère et compétente, mais il s'agit peut-être seulement d'une impression. Elle semble plutôt satisfaite de ma présence et m'explique ce qu'elle — et ses collègues, toujours muets, semblent l'approuver du regard — pense et comment elle voit les choses. Je lui promets de me tenir à son écoute et à celle de ses collègues, les assurant apprécier d'avoir des indications directement par les personnes concernées.

Je passe deux jours quasiment en leur compagnie. Ils sont sincèrement désolés de ce qui arrive et m'aident pour tout ce que je peux demander. Les mesures sont réalisées avec le plus grand soin et les premières données exploitables tendent à corroborer les intuitions de Pérez que je vois peu : il considère sans aucun doute avoir largement fait son devoir en

m'accueillant et en me donnant accès à ses propres relevés et conclusions et cela me convient parfaitement.

La chambre d'hôtel est toujours aussi calme et j'ai averti le directeur que je partirai en principe vendredi puisque ma mission devrait être achevée. Cendrine n'aime pas les hôtels et elle loue un meublé fort modeste qui correspond surtout davantage aux moyens dont elle dispose. Dès le second soir elle m'y invite. Lorsqu'elle enlève la blouse de l'usine et tous les vêtements chauds qu'elle empile, je découvre combien son corps est menu. Le studio est peu chauffé et je comprends qu'elle économise sur tout ce qu'elle peut. L'entreprise d'intérim qui l'a envoyée ici lui avait aussi conseillé cette petite résidence. Sous sa peau blanche et très fine le réseau des veines dessine un diagramme qu'il m'est totalement impossible d'interpréter, tout comme les envies qu'elle peut avoir et surtout ce qu'elle attend de moi. Son désir physique est manifeste et nous passons d'incroyables moments ensemble mais elle demeure une énigme impénétrable et, rétive à toute autre forme de dialogue que celui de nos corps enlacés, elle échappe inévitablement à mon esprit cartésien. Elle finit même par m'entraîner dans une espèce d'élan irrationnel qui m'empêche de réfléchir et rend ma mission improductive, ce que Pérez perçoit et le rapport — dont j'ignore la teneur exacte puisqu'il ne me sera jamais communiqué mais dont je suis certain qu'il mentionne des faits relevant davantage du domaine privé que de mon travail proprement dit — qu'il envoie au siège suffit à me faire dessaisir du dossier. Alors que je viens récupérer mes affaires personnelles au bureau je fais un dernier passage à l'atelier mais il m'est impossible d'y voir Cendrine. De même, son logement est désormais inoccupé. Son contrat n'était pas censé s'achever avant mon départ mais je comprends qu'il y a là un lien de cause à effet évident. Je n'ai aucun moyen de la contacter — j'ignore jusqu'à son nom de famille — comme si elle avait simplement fait une brève apparition dans mon existence, pour y semer un trouble indéfectible avant de disparaître à jamais.

Aujourd'hui je peux dresser le bilan des études que j'ai menées tout au long de la semaine et je confirme à Pérez que sa thèse était la bonne. Il arbore un sourire en coin de satisfaction discrète. Je lui fais part des préconisations que contiendra le rapport que je remettrai lundi. Il peut déjà anticiper. Avant de partir je passe saluer les personnels du F4 et me rends dans le bureau des ressources humaines, ce que je n'avais pas pu faire la dernière fois tant mon départ s'était déroulé brutalement. Cette fois je ne veux pas rater l'ultime chance qui s'offre à moi de collecter quelques indices à propos de Cendrine. Je demande à consulter le registre des personnels intérimaires. La secrétaire est d'abord étonnée et un peu hésitante mais elle finit par me tendre un gros cahier, me disant que je peux y jeter un œil mais qu'elle ne peut pas me laisser accès aux données informatiques. Avec les dates il m'est facile de retrouver ce que je cherche. Je note un nom, une adresse dans le département du Nord. C'est un début.

*Christophe Havot*